Études photographiques

15 | Novembre 2004
Institutions du photoreportage

L'introduction de la photographie dans la vie quotidienne

Éléments d'histoire orale

Sylvain Maresca

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/etudesphotographiques/395
ISSN : 1777-5302

Éditeur
Société française de photographie

Édition imprimée
Date de publication : 1 novembre 2004
Pagination : 61-77
ISSN : 1270-9050

Référence électronique
Sylvain Maresca, « L'introduction de la photographie dans la vie quotidienne », *Études photographiques* [En ligne], 15 | Novembre 2004, mis en ligne le 20 septembre 2008, consulté le 09 juin 2022. URL : http://journals.openedition.org/etudesphotographiques/395

Ce document a été généré automatiquement le 9 juin 2022.

Propriété intellectuelle

L'introduction de la photographie dans la vie quotidienne

Éléments d'histoire orale

Sylvain Maresca

NOTE DE L'ÉDITEUR

Sylvain Maresca est sociologue, professeur à l'université de Nantes. Il a notamment publié : La Photographie, un miroir des sciences sociales, Paris, L'Harmattan, 1996.

1 Rien n'est plus commun aujourd'hui que la photographie : c'est une forme d'image courante dans la presse ou sur les affiches publicitaires, c'est en outre une pratique massivement répandue dans la population. Pourtant, cette omniprésence n'est pas le résultat d'une expansion qui se serait déroulée à un rythme régulier depuis l'invention du procédé en 1839. Certes, les portraits photographiques se sont rapidement comptés par millions en Europe et plus encore aux États-Unis. Mais leur acquisition n'a commencé à devenir accessible aux couches les plus modestes de la population qu'à partir de la fin du XIX[e] siècle. Certes, les premiers appareils Kodak conçus pour le grand public apparurent sur le marché américain dès 1889, mais il fallut attendre les années 1960 pour voir les Français acheter en masse leur premier appareil photo. Bref, posséder des photographies et surtout en réaliser soi-même sont des pratiques récentes : leur banalisation délimite à l'intérieur de l'histoire déjà longue de la photographie une séquence sensiblement plus courte, qui s'inscrit dans l'expérience vécue de personnes encore vivantes à ce jour[1]. C'est de cette séquence d'histoire très contemporaine dont il va être question dans l'enquête qui suit.

2 Elle résulte d'un travail mené entre 1999 et 2001 avec mes étudiants de licence de sociologie, auxquels j'ai demandé de réaliser des entretiens auprès de personnes âgées pour connaître leur expérience et leur rapport aux images. Soixante-quatre personnes ont été interrogées, nées entre 1907 et 1936, dont quarante-huit femmes, presque

toutes veuves. Leur âge au moment des enquêtes s'échelonne entre 93 ans, pour les plus âgées, et 63 ans, pour la plus jeune.

3 Cet échantillon ne prétend à aucune représentativité statistique, mais il permet de jeter un coup de sonde dans l'univers quotidien des personnes nées avant la Seconde guerre mondiale. On y trouve des représentants des petites classes moyennes citadines, essentiellement des artisans et des commerçants, ainsi que quelques personnes issues de la bourgeoisie. Mais, conformément à la structure sociale de la population de cette époque, les milieux paysans et ruraux y sont nettement majoritaires. C'est d'ailleurs tout l'intérêt de cet échantillon : focaliser l'attention sur des milieux peu favorisés économiquement ou culturellement – de loin les plus nombreux en termes démographiques – et de la sorte enrichir l'histoire de la photographie en l'étendant au-delà de la connaissance, déjà conséquente, des pionniers de la technique, des classes aisées et cultivées qui ont fourni les premiers photographes amateurs. Nous aborderons ici un nombre important de trajectoires individuelles dans lesquelles l'intrusion des images, et en particulier de la photographie, a constitué une véritable nouveauté, qui plus est une nouveauté récente puisque survenue le plus souvent à partir des années 1930, voire après la Seconde guerre mondiale.

4 Je restituerai dans cet article uniquement les informations qui ont trait aux images photographiques et à la pratique de la photographie. La présentation suivra un déroulement chronologique depuis le tournant des années 1930 jusqu'à nos jours. Ce faisant, à l'échelle des individus, nous passerons de leurs souvenirs d'enfance à leurs expériences d'adultes pour finir par leur vie actuelle de personnes âgées. Entre-temps, la photographie, comme toutes les autres catégories d'images, aura imprimé sa marque dans leur existence quotidienne au point de rendre ces personnes intimement dépendantes des reflets du passé qu'elle leur renvoie.

La première photo de soi

5 Avant les années 1930, dans les milieux paysans ou populaires, l'enfant n'était pas le personnage principal sur les photographies, il y figurait seulement comme un membre de la famille parmi d'autres. Si bien que la première image de soi, pour les personnes de notre échantillon, est rarement un cliché de leur prime enfance.

6 Il y a bien quelques images de bébés. Les plus précoces se trouvent dans les familles bourgeoises déjà habituées à se rendre chez le photographe pour fixer sur la pellicule le visage des nouveaux-nés ; des familles également férues de nouveautés techniques, parmi lesquelles la pratique de la photographie. Les autres personnes photographiées à cet âge doivent ce traitement exceptionnel à la guerre de 1914-1918 : l'image de ces enfants, nés pendant le conflit, était probablement destinée à leur père parti au front. D'ailleurs, sitôt la guerre terminée, les photographies de bébés disparaissent, pour ne ressurgir qu'à l'aube des années 1930.

7 « C'était classique. On prenait le bébé qui était habillé avec la chemise familiale qui avait servi aux parents, aux grands-parents, ou on le mettait à poil sur une peau de mouton. C'était comme ça en ville. On a ça dans les archives de la famille » (milieu bourgeois nantais, à propos d'images des années 1930-1931).

8 Pour tous les autres enfants nés avant 1930, la découverte de son propre portrait a donc été plus tardive. Dans les familles aisées ou appartenant aux classes moyennes

citadines, la première photographie est généralement réalisée au cours de l'enfance, à un âge variable, plus précoce dans les familles qui pratiquent déjà la photographie ou qui recourent régulièrement aux services d'un photographe professionnel. On enregistre une différence notable entre le projet photographique construit des familles bourgeoises ou paysannes aisées qui investissaient dans la photographie la logique dynastique jusque-là réservée au portrait peint (« Ma première photo, c'était à neuf mois [*en 1930-1931*], seule. Puis, tous les quatre [*avec ses deux sœurs et son frère, plus jeunes*], les photos de communions, de mariages. Les photos que les uns et les autres on allait faire, car il n'y avait pas d'appareil en ce temps. À ce moment, on y allait une fois l'an, quand mes parents m'emmenaient se faire photographier », fille de paysans aisés) et le rapport hasardeux à la photographie des familles citadines moins riches qui faisaient faire des photos de leurs enfants quand ça se trouvait.

9 Mais ces variations ne sont rien au regard de l'absence d'investissement dans la photographie de la plupart des familles populaires et surtout paysannes, dans lesquelles les enfants ont pu rester sans portraits d'eux-mêmes jusqu'au début des années 1940. Ici, la représentation photographique des enfants était entièrement dépendante des rares rituels collectifs devenus synonymes de photographies, au premier rang desquels les mariages.

10 Cette fille de paysans a été photographiée à l'âge de 9 ans (en 1934), à l'occasion d'un mariage. En revoyant cette image, elle se souvient : « Je voyais les gens très vieux. Plus vieux sur la photo qu'en naturel. » C'est la première photographie d'elle dont elle se souvienne.

11 C'est également à l'occasion d'une noce, celle de la fille de la maison, que cet enfant de l'Assistance publique s'est trouvé photographié pour la première fois, en 1938 : il avait déjà 14 ans. Il apparaît au dernier rang de la photo de groupe.

12 Si l'on prête attention au mode de composition de ces clichés de noces paysannes, on constate que, sur les plus anciennes, les enfants sont placés sur les bords du premier rang, voire derrière. C'est à partir des années 1930, et plus encore après la Seconde guerre mondiale, que l'on voit s'inscrire un usage devenu commun depuis : le placement des enfants au centre et au premier plan du groupe photographié[2].

13 Un autre mode de représentation photographique collective fait son apparition dans les années 1920 : la photographie de classe[3]. Ce fut la première entreprise de photographie systématique des enfants. Mais, à la différence des clichés de mariage, la réalisation des photographies de classe ne relève pas de l'initiative des familles, auxquelles est seulement laissée la latitude de les acheter ou non. Beaucoup de familles aux revenus trop modestes ne pouvaient se le permettre. Mais nombre d'enfants accédèrent par ce biais à leur premier portrait photographique.

14 Les fastes photographiques de l'école ne firent qu'annoncer les obligations que la puissance publique allait bientôt imposer à l'ensemble de la population en matière d'attestation de l'identité personnelle. En France, la carte d'identité fut instaurée en 1940 : elle rendit le portrait photographique définitivement obligatoire. Auparavant, certaines familles ou certains individus avaient pu en rencontrer la nécessité à l'occasion d'une démarche administrative, par exemple l'établissement d'une carte de famille nombreuse pour les voyages en chemin de fer ou l'embauche « dans les Postes ».

15 En dehors de ces différents registres de représentation photographique, nécessairement collectifs, la réalisation de portraits individuels des enfants était tributaire d'autres rituels ainsi que du hasard pur et simple.

16 Parmi les rituels, mentionnons le baptême, très peu photographié avant les années 1930, et surtout la communion – cérémonie religieuse qui consacrait l'entrée de l'enfant dans la foi consciente ainsi que dans l'antichambre de la vie adulte. La photographie s'en empare jusqu'à en devenir rapidement une composante obligée. Dans les années 1950-1960, de nombreuses familles populaires se décident à acheter un appareil à l'occasion de cet événement, pour réaliser elles-mêmes les premières photographies personnalisées de leurs enfants.

17 Pour les garçons, un autre rite de passage les attend : le service militaire, qui leur offre une nouvelle opportunité de se voir valorisés en image, sous l'uniforme de la République.

18 Quant aux hasards, certains étaient provoqués par des membres de la famille, citadins ou plus fortunés qui, un jour, arrivent avec leur appareil photo flambant neuf. Mais la plupart des opportunités sont orchestrées par la profession photographique elle-même, qui, avant-guerre, s'efforce d'aller au-devant des familles, surtout dans les campagnes, puisqu'il est manifeste que celles-ci ne vont pas au-devant de la photographie[4].

19 « Je devais avoir cinq ans [*en 1931*], raconte ce fils d'agriculteurs. C'était à Sainte-Hermine [*son village natal, en Vendée*]. Il devait y avoir des photographes qui passaient par là : "Voulez-vous un portrait ?" (...) Ils faisaient du porte-à-porte, à mon point de vue, et passaient dans les fermes pour proposer leurs services. » Cette épreuve est soigneusement conservée dans un cadre en forme de fer à cheval.

20 Au total, on peut qualifier de "passif" le rapport à la photographie de ces très nombreuses familles paysannes ou populaires. Elles ne maîtrisent pas leurs rencontres avec ce mode de représentation, elles ne les suscitent guère et, dans tous les cas, dépendent des hommes de l'art. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant d'enregistrer des réactions faibles, voire minimales, devant des portraits aussi peu intentionnels.

21 « Je ne sais plus sur le moment l'effet que ça m'a fait, j'étais petite, constate cette fille de paysans à propos de sa première apparition sur une photo de classe, mais c'est maintenant que je suis contente. »

22 En d'autres termes, la photographie n'est devenue incontournable dans l'image de soi que depuis peu. Ce n'était pas encore le cas à cette époque[5].

23 C'est en 1928, à l'âge de 8 ans, que ce fils de charpentier s'est vu en entier pour la première fois, sur une photographie prise par une tante « qui était sûrement plus riche que nous parce qu'elle avait un appareil photo » :

24 « Un vrai romanichel ! J'avais une culotte longue, elle me montait jusque-là [*rire*] ; elle ne devait pas être à moi, elle devait être à mon père. Quand je me suis vu avec le chien et puis la culotte que j'avais, parce que je voyais bien comment j'étais habillé. Mais je ne me voyais pas [*d'habitude*], je ne me voyais pas pareil parce qu'à l'époque on n'avait pas d'armoire à glace [*ça coûtait cher et puis, il aurait fallu la faire faire sur mesure pour l'assortir aux panneaux du lit*]. C'est la mère qui nous habillait. » En revanche, il y avait chez ses parents des petits miroirs dans lesquels il pouvait voir son visage. La première fois qu'il se vit en entier dans un miroir, il avait 28-29 ans. Aussitôt, il s'est déshabillé : « En entier, pour voir comment j'étais fait. J'ai dit : "Bon Diou, ben comment que j'suis foutu ?" »

25 Cet homme exprime ici un sentiment de surprise et de découverte devant l'image que lui renvoie la photographie parce que, pour la première fois, il s'y voit en entier. Il importe de s'attarder sur le passage de ce seuil : non seulement, l'enfant en question a déjà 8 ans, mais nous sommes en 1928. Il faudra attendre 1948-1949 pour que cet enfant devenu adulte puisse examiner son corps en détail devant une glace en pied. C'est évidemment incroyablement tardif à nos yeux, habitués que nous sommes aujourd'hui à vérifier quotidiennement notre reflet dans le miroir et à disposer quasiment en temps réel de portraits photographiques. À l'aube des années 1930 et même probablement jusqu'à la Seconde guerre mondiale, ce luxe narcissique n'était pas à la portée de tout le monde. Là encore, la différence est manifeste entre les familles de la bourgeoisie ou des classes moyennes urbaines, et la masse des familles populaires ou paysannes : les premières possédaient communément des miroirs, souvent de grande taille – encore que certains étaient purement d'apparat (la glace au-dessus de la cheminée du salon) – tandis que les autres se contentaient d'une petite glace dans la cuisine pour les besoins expéditifs de la toilette quotidienne : on se lavait sous le regard des autres, mais on ne se voyait pas[6].

26 Il importe d'insister sur cette absence de visibilité de soi si l'on veut comprendre la nouveauté apportée par la photographie : cette catégorie d'image a offert leur première image complète à un nombre incalculable de personnes d'extraction modeste. Cela valait encore pour les enfants nés pendant les années 1930, soit un siècle après l'invention de la photographie. Le médium a indubitablement contribué à populariser le portrait, mais cette démocratisation s'est opérée lentement : non seulement, celle-ci n'était pas encore acquise avant la Seconde guerre mondiale, mais l'obtention d'un portrait photographique y exerçait encore un effet de révélation considérable, en relation avec la méconnaissance visuelle que beaucoup d'individus continuaient d'avoir d'eux-mêmes. Un enfant né à la campagne pouvait très bien grandir sans jamais se voir, sinon dans quelques reflets fugitifs et partiels, et ne pouvoir contempler ce à quoi il ressemblait véritablement qu'à partir de son entrée à l'école, ou plus tard à l'occasion des rituels qui amorçaient ou entérinaient son entrée dans la vie adulte.

27 Une image a marqué cette femme d'origine populaire née en 1927, c'est « la photo de notre première communion. [...] On était venu nous photographier. Une petite photo. J'étais avec ma sœur qui avait 16 mois de plus que moi. Je ne m'étais jamais rendu compte qu'elle pouvait être aussi petite à côté de moi. [...] Quand j'ai vu la photo, j'ai réalisé notre différence. Mais dans ma tête, elle n'était pas plus petite que moi. Je ne m'étais jamais posée la question par rapport à moi. »

28 Comment se construisait l'identité personnelle lorsque l'individu restait aussi longtemps sans image de soi ? Quelle connaissance acquérait-il de son propre corps, des traits de son visage dans cette absence presque intégrale de visibilité ? Quelle relation établissait-il avec le regard des autres sachant qu'il ne pouvait vérifier par lui-même la description que ceux-ci donnaient de lui ? Telles sont certaines des questions que soulève la plongée rétrospective dans ce monde sans images de soi.

L'univers domestique

29 Dans les très nombreuses familles où, avant la Seconde guerre mondiale, les enfants disposaient de peu d'images d'eux, sinon d'aucune avant un âge parfois avancé, il

existait néanmoins des épreuves représentant les parents et les aïeux. Rares étaient les familles dépourvues de toute photographie.

30 Dès que l'on détaille le nombre et la qualité de ces images, on retrouve, amplifiée, la même division que plus haut entre les classes aisées et citadines, et les autres :

31 « Des photos ? Énormément, énormément, raconte cette femme d'origine bourgeoise. [...] C'étaient des photos de ma grand-mère, de mon grand-père. Il y avait aussi des photos de mariés. Tout le monde était représenté. » Les épreuves étaient accrochées au mur : « Il y avait beaucoup de cadres joliment accrochés. Il y avait aussi beaucoup de cadres religieux, comme la Sainte Vierge, le Christ. Autrefois, il y avait beaucoup ça. Au-dessus de la cheminée. [...] Les anciens se faisaient beaux pour la photo. Ils se mettaient sur leur trente-et-un. Si le mari avait une belle chaîne en or, elle était apparente, et puis les mains dans le gilet pour montrer qu'on était cossu et qu'on avait quelque chose chez soi. C'est ce qui comptait beaucoup : l'apparence. Ils faisaient ça au moins une fois dans leur vie. [...] Les gens allaient de temps en temps en ville pour payer les impôts et en profitaient pour faire un portrait. C'était souvent pour de grandes occasions, mais les paysans aisés faisaient souvent faire des portraits. [...] À l'occasion des mariages, généralement le photographe se déplaçait. Même moi, quand j'ai baptisé mes enfants, le photographe se déplaçait. » Les photos, « j'ai l'impression d'en avoir toujours vu ».

32 À l'opposé, cette fille d'une famille ouvrière de douze enfants raconte que, chez ses parents : « Il n'y avait pas de décoration particulière. Oh, vous savez, mes parents ne pensaient pas trop à décorer. Ils travaillaient beaucoup. Mon père travaillait à l'usine. Si, je me souviens de quelques photos et puis des croix dans toutes les chambres. J'étais dans une famille très catholique, très dure aussi. »

33 Quels types d'images trouvait-on ? Essentiellement, sinon exclusivement des portraits : portraits de groupes, dont l'archétype était la photographie de mariage rassemblant les deux familles qui venaient de passer alliance ; portraits de couples, des parents ou des grands-parents, photographiés le jour de leurs noces ; rarement des portraits individuels, du père ou du grand-père plus souvent que de la mère ou de la grand-mère. Compte tenu de l'âge des personnes interrogées, les plus anciens de ces portraits avaient été réalisés dans les années 1890.

34 À l'aube du XX^{e} siècle régnait encore la vogue des agrandissements permettant de reproduire une photographie dans un tirage plus imposant, en vue de l'encadrer avec faste et, souvent, de la retoucher, sinon de la rehausser de couleurs, bref de la transformer en tableau.

35 Chez les parents de cette femme (employés installés à Paris), il y avait ce « qu'on retrouvait dans toutes les maisons, c'étaient des grandes photos. Ça faisait tableau. Les gens qui faisaient ça passaient dans les maisons et demandaient si on voulait une grande photo. Alors on donnait une petite photo [...], soit une photo d'identité : c'était sur ça surtout qu'ils reprenaient le dessin. [...] Tenez, voyez le cadre là-haut : c'est comme ça que ça a été fait. Les familles étaient contentes d'avoir... parce que, enfin, ça a été recoupé, mais elles étaient contentes d'avoir un grand cadre comme ça. [...] Ça meublait. »

36 Cette façon de repeindre les épreuves s'est répandue dans tous les milieux sociaux et dans tous les pays industrialisés, avec souvent une telle surcharge ou une déformation par la peinture (*overpainting*, disent très justement les Américains[7]) que l'image

d'origine en venait quasiment à disparaître, comme si la valeur ostentatoire de la peinture était jugée nettement supérieure à la valeur de témoignage de la photographie.

37 La guerre de 1914-1918 introduit le premier véritable début de démocratisation du portrait photographique, du moins parmi les hommes, puisque c'est à cette occasion que les conscrits obtiennent d'être photographiés, quel que soit leur grade ou leur milieu d'origine. Ces portraits sont très souvent individuels – autre nouveauté – et destinés à être envoyés à leur famille. Dans ce contexte menaçant, la photographie sert à rassurer en attestant que le soldat figuré est toujours vivant. Par la suite, pour les survivants, l'image du front est précieusement conservée au même titre que les médailles et les attestations officielles. Sans compter la charge émotionnelle de se voir pour la première fois en photographie, dans une pose d'apparat, sous l'uniforme de la nation.

38 Pendant ce conflit s'amorce également une circulation de photographies en sens inverse : celles des épouses et des enfants, réalisées à l'intention du mari ou du père sous les drapeaux. La sensation d'urgence qui prévaut alors pousse des femmes, jusque-là étrangères à la photographie, à se rendre en ville pour fixer une trace de leur visage, dans l'idée que celle-ci pourrait bien être la dernière que verrait leur époux. Cette dépense, en temps ordinaire superflue, se justifie dans ce contexte d'exception.

39 Dans son salon, une photo de sa mère toute petite : « Quand mon grand-père était à la guerre et que ma grand-mère croyait qu'il allait mourir, elle s'est fait photographier avec sa petite fille pour envoyer la photographie à son mari [...]. C'était peut-être en 1916, je ne sais pas au juste. » L'épreuve avait été réalisée par un photographe professionnel à la Roche-sur-Yon. C'est la première photographie qu'elle ait vue, enfant, dans la petite ferme de ses parents.

40 Cette anecdote nous introduit à une autre dimension des rapports humains de cette époque : le type de mémoire que les individus avaient les uns des autres. Avant le grand essor de la photographie comme trace visuelle, les gens se connaissaient *de visu* grâce à leur expérience directe. Ils se rencontraient dans l'univers proche où ils évoluaient et avaient de nombreuses occasions de réactiver leur interconnaissance puisque la société dans laquelle ils vivaient était une société de proximité, particulièrement à la campagne, dans les bourgs ruraux et même dans les petites villes. Les vieux y avaient été vus jeunes par les vieux, chacun pouvait mettre un nom sur un visage. Quant aux personnes d'ailleurs ou qu'on n'avait jamais vues, il n'y avait pas moyen de se les représenter, sinon par ouï-dire. Paradoxalement, au moment où les journaux commençaient à se remplir de photos de célébrités qu'on ne rencontrerait jamais, on n'avait toujours aucune idée de l'aspect physique des membres du voisinage ou de la famille tant qu'on ne les avait pas côtoyés.

41 « Fallait se déplacer pour voir les gens et ceux qu'on ne connaissait pas, on les connaissait pas, et puis c'est tout » (fils d'un charpentier de Cholet).

42 La photographie introduit une nouveauté : la possibilité de connaître le visage d'une personne sans l'avoir jamais rencontrée. La distance se trouve ainsi annulée par l'image, mais, dans le même temps, la représentation prend le pas sur l'expérience vécue. Certains enfants de cette génération n'ont connu leur mère ou leur père que grâce à une photographie ; d'autres encore un frère ou une sœur mort-nés uniquement d'après un portrait mortuaire.

43 Les clichés anciens de parents disparus – uniques traces visuelles de personnes qui jusque-là n'en avaient pas laissé – gagnèrent rapidement une valeur de souvenir considérable. Leur perte était ressentie d'autant plus douloureusement lorsqu'elle survenait par accident. Alors que c'était le sort commun, auparavant, de laisser s'évanouir l'image des parents décédés, il devint dès lors intolérable de ne plus avoir la moindre photo d'eux. Le souvenir s'attacha à ces portraits sur papier (parfois transposés en céramique sur les tombes) et devint dépendant de leur conservation.

44 Une réflexion s'imposerait sur les transformations du processus de deuil depuis la généralisation de la photographie de famille, qui conserve la présence visuelle des personnes décédées et, de ce fait même, contredit leur disparition physique.

45 « Toute ma première jeunesse, on ne voyait que des photos de famille : des grands-pères, des grands-mères, des photos de mariage, des photos de famille, mais surtout des photos de gens disparus [*qui*] étaient accrochées aux murs. Donc, on vivait avec eux » (fille d'un ouvrier et d'une couturière).

46 « Partout où papa allait, il a toujours accroché ses parents. Oui, son père est mort quand il avait neuf ans. » La première image dont elle se souvienne, « ça a été mon grand-père : il était peint au fusain, c'était un cadre rectangulaire. Et ma grand-mère, c'était une photo ovale. Ils étaient mis côte à côte » (fille d'un cuisinier et d'une couturière).

47 Elle la contredit d'autant plus que l'épreuve possède un caractère d'empreinte. Un portrait photographique vous assure que la personne représentée était bel et bien là devant l'appareil. Que sa restitution vous paraisse ressemblante ou non, vous n'en avez pas moins la certitude d'avoir sous les yeux une image qui a procédé directement d'elle, un substitut visuel de sa présence. D'où l'impression, en regardant l'image, qu'elle est vraiment devant vous à vous regarder[8].

48 « Moi, dit ce fils unique, j'ai eu longtemps mon père dans un cadre sur un mur. J'ai perdu mon père quand j'avais treize ans. Alors, tout au long de ma jeunesse, j'ai eu cette photo sous les yeux. J'avais toujours l'impression qu'il était en train de me surveiller. »

49 Roland Barthes est l'auteur qui a le mieux théorisé cette charge existentielle de la photographie dans son livre, *La Chambre claire*. Son point de départ est une réflexion très personnelle et douloureuse engagée dans les jours qui suivent la mort de sa mère. C'est donc une réflexion au cœur de laquelle se situe la question du deuil et de sa relation avec la trace photographique.

50 Une femme médecin, à la retraite depuis peu, m'expliquait récemment qu'à la suite du décès récent de sa mère, elle avait retrouvé chez elle quantité de portraits photographiques (son père était un photographe chevronné qui avait expérimenté un grand nombre de techniques de prise de vue et de tirage). Bien que beaucoup de ces portraits de sa mère aient existé en plusieurs exemplaires, elle ne pouvait se résoudre à les jeter, alors que, dans le même temps, elle opérait un tri sévère parmi les nombreux portraits au crayon retrouvés dans d'autres tiroirs. Les photographies présentaient cette valeur inestimable d'être empreintes de la présence physique de la disparue.

51 Plusieurs témoignages des personnes interrogées laissent deviner, à travers leur relation fusionnelle aux photographies des disparus, particulièrement lorsqu'il s'agit de leur conjoint, l'impossibilité d'en faire le deuil et, au contraire, la tentation de maintenir une relation fictive par images interposées.

La pratique de la photographie

52 C'est au cours de leur vie adulte que les personnes interrogées ont vu se répandre la pratique amateur de la photographie et que la plupart d'entre elles se la sont appropriée. Les premiers modèles d'Instamatic (petits appareils entièrement automatiques et bon marché) sont commercialisés en France en 1963. Ils offrent à un large spectre de consommateurs potentiels la possibilité à la fois technique et économique de passer à leur tour du côté de la prise de vue. La rencontre entre cette nouvelle offre commerciale et la répétition des rituels familiaux devenus définitivement synonymes de photographies, comme la communion ou le mariage, fait basculer un grand nombre de familles, jusque-là clientes passives des photographes professionnels, dans la production active de leurs propres clichés à usage privé. Pour conquérir ce public immense, l'industrie du matériel photographique investit beaucoup dans l'automatisation et la miniaturisation des appareils, aboutissant aux deux versions actuelles de l'appareil de masse : le compact et le jetable. Aujourd'hui, le marché semble saturé puisque 80 % des familles françaises réalisent des photos avec leur propre appareil ; cette proportion est stable depuis vingt ans[9].

53 Pour autant, l'adoption de la pratique amateur de la photographie n'a pas été un processus uniforme ni universel. Il convient de distinguer en particulier les deux catégories extrêmes : les réfractaires et les pionniers.

54 Dans notre échantillon, huit personnes n'ont jamais eu d'appareil et n'ont donc jamais pris de photographies elles-mêmes. Elles sont de milieu populaire ou agricole.

55 Pour leur mariage (probablement vers 1945), ils avaient dû, son mari et elle, parcourir 15 kilomètres en vélo, avec les habits de mariage sur le porte-bagages, pour se rendre chez le photographe. Elle n'a jamais possédé d'appareil photo (fille de paysans pauvres).

56 Lorsqu'elles tentent de fournir une explication, les femmes surtout invoquent leur inaptitude à manier correctement un appareil ou une absence viscérale d'intérêt pour la photographie, comme si elles avaient retraduit en dispositions psychologiques une impossibilité au départ largement sociale et culturelle. Deux n'ont pas eu d'enfants, ce qui enlève tout intérêt aux images puisque le registre de prédilection de la photographie amateur est la photographie de famille.

57 Il possède un album de photos, mais ne l'ouvre jamais. « Parlons peu, parlons bien : je ne peux pas avoir un amour familial puisque je n'ai pas d'enfants. Ce n'est pas pareil. Et puis, tu comprends, quand il y a une succession, les enfants ramassent les photos de famille, mais si tu n'as pas de succession, ce n'est pas la peine. Qu'est-ce tu veux foutre de ces photos-là ? » (ancien ouvrier qualifié, veuf).

58 Dans certains cas, l'appareil finit quand même par arriver, tardivement: des parents qui ne s'étaient jamais autorisé ce luxe l'offrent à un de leurs enfants pour saluer sa réussite scolaire, ou bien ce sont les enfants qui leur en ont fait cadeau. Manifestement, la caméra est perçue comme un attribut obligé pour l'ascension sociale ou les loisirs des retraités. Encore ce cadeau obtenu sur les vieux jours n'a-t-il pas toujours suffi à déclencher l'envie de prendre des photos.

59 À ces oubliés de la pratique photographique s'opposent diamétralement les personnes qui ont acquis ou reçu leur premier appareil avant la Seconde guerre mondiale. Dans notre échantillon, toutes sont issues de la bourgeoisie ou des classes moyennes.

60 Avant 1930, la plupart des caméras étaient volumineuses et lourdes. Leur maniement requérait une grande compétence technique, en particulier pour tirer les épreuves sur papier. Tout commence à changer dans les années 1930 avec la commercialisation d'une gamme élargie d'appareils portatifs, aux réglages simplifiés. Les familles aisées qui disposent de loisirs et des moyens pour en profiter acquièrent ces nouveautés et en font bénéficier directement leurs enfants.

61 Elle a eu son premier appareil photo à l'âge de 11 ans (en 1932) : « Il faut dire qu'on avait des parents qui étaient d'avant-garde. Papa était commerçant, alors il avait une voiture et partait se balader, ce que tout le monde ne pouvait pas faire à la campagne. »

62 L'autre facteur stimulant un investissement précoce dans la pratique photographique est l'intérêt pour la technique. On trouve ainsi parmi les pionniers des familles moins riches, mais très versées dans tout ce qui touchait à la mécanique, à l'électricité, à la construction navale ou aéronautique. Les métiers en rapport avec la chimie, pharmacien ou droguiste par exemple, sont également très représentés. La pratique photographique comble leur imaginaire technologique.

63 Enfin, parmi les petites classes moyennes, signalons les professions intellectuelles : des instituteurs, un facteur grand lecteur de revues, une employée dans un journal local – ou des voyageurs professionnels comme les cheminots.

64 « En quoi consistaient les photos de famille ? Eh bien, c'était lors d'une première communion que l'on photographiait quelqu'un, le fils s'il était militaire ou le prêtre qu'il y avait dans la famille. Tout ce qui était à uniforme et les fêtes. Quelquefois, un groupe quand il y avait des amis qui venaient. Un jour, avec mes parents et mon frère, on est allés dans une ferme. Quand mon frère a dit au fermier qu'il allait le prendre en photo, le fermier était ravi. Alors il a pris son cheval, il était fier. Quand il a vu la photo après, c'était extraordinaire. C'était un souvenir, tandis que maintenant on en fait à tout bout de champ » (fils d'artisans ruraux, devenu professeur d'anglais).

65 « Toujours la même chose : des photos de famille, d'amis, comme on en prend toujours, quoi. »

66 Les témoignages recueillis ici confirment les statistiques : l'immense majorité des gens utilisent leur appareil dans le but exclusif de réaliser des photographies de leur famille, à l'occasion des fêtes, réunions, événements marquants, vacances. Cette chronique visuelle revêt souvent, mais pas toujours, la forme organisée d'un ou plusieurs albums, véritables livres d'heures de la vie familiale, entamés très souvent à la naissance des premiers enfants, voire plus tard, au gré des loisirs de la retraite ou à la suite du décès du conjoint. Leur consultation devient une occasion rituelle d'évoquer la mémoire de la famille et, selon l'espoir des générations les plus âgées, de la transmettre aux plus jeunes. Les petits-enfants sont les destinataires privilégiés de cette mise en monument des clichés familiaux.

67 L'idéologie sous-jacente à la photographie de famille, qui ne montre et ne retient que les moments heureux de réunion et de concorde, ne supporte pas les conflits et encore moins les ruptures. Mais certains clichés cristallisent des jalousies tenaces ou suscitent des réactions de rejet sans appel. Beaucoup disparaissent dans la tourmente des séparations. Les photos les plus anciennes, par définition les plus rares, en viennent parfois à faire l'objet de disputes à l'égal d'un héritage à partager.

68 Son père entretenait une véritable vénération pour le portrait de sa propre mère, qui l'avait élevé seule après la mort de son mari. Plus tard, sa femme, certainement jalouse

de la sempiternelle comparaison qu'il faisait entre elle et sa mère, s'arrangea pour remiser le fameux portrait au grenier, où il brûla lors d'un incendie…

69 « De toute façon, dès que je mets quelque chose, il [*son mari*] me l'enlève. J'avais descendu une photo de lui, une très vieille photo de lui en militaire, dans un cadre ovale. Moi, j'aimerais bien l'avoir. Il dit que ce n'est pas bien. Donc, on l'a remontée au grenier ! »

Les cartes postales

70 Parmi ces vieilles photos, certaines ont connu une diffusion élargie : les cartes postales. Il arrivait aux familles bourgeoises de recourir à ce mode d'impression pour diffuser leurs portraits collectifs à l'ensemble de leurs relations. Mais, plus souvent, l'initiative n'en revenait pas à la personne représentée : celle-ci se trouvait incluse dans une scène entièrement agencée par un photographe professionnel chargé de photographier une rue de village, des halles pittoresques ou un groupe d'enfants pour les cartes de vœux.

71 « Quand un photographe de cartes postales venait dans le patelin, il faisait sortir les artisans, les gosses des écoles, les gens quoi. On voyait bien que les gens posaient. Alors, le forgeron avait son marteau sur l'épaule, etc. » (fils d'artisans ruraux).

72 « Il y avait des photographes qui passaient aux halles et qui proposaient de nous photographier devant nos bancs de poissons. J'aurais dû en garder, mais je ne sais pas où je les ai mises. » Ce fils de paysan devait déjà son premier portrait à un photographe ambulant. Lui-même reçut un appareil en 1946, dont il ne se servit guère.

73 Manifestement, ce type de clichés avait plus d'intérêt pour les photographes ou pour les acheteurs potentiels que pour les personnes photographiées.

74 Si nous nous intéressons à présent à la circulation des cartes postales (écriture et réception), et mis à part l'épisode exceptionnel de la Première guerre mondiale, nous constatons qu'elle concernait encore relativement peu de personnes avant 1939. Elle supposait en effet une culture lettrée, des relations en dehors du lieu de résidence ou encore l'habitude de se déplacer. Ces différents traits se rencontraient plus souvent dans les familles bourgeoises ou intellectuelles, ou en relation par le biais de la profession avec le courrier proprement dit (la « Poste ») ou encore la circulation des nouvelles (journal local). En dehors de ces conditions favorables, l'état amoureux pouvait à lui seul susciter subitement l'écriture de cartes postales, de même qu'une enfance passée loin de ses parents.

75 Pour une bonne partie de la population, la découverte des cartes postales semble dater d'après la Libération. Elle survient lors des premiers déplacements, du voyage de noces ou des premières vacances.

76 *« Après la guerre, c'est venu, tout le monde qui sortait et qui envoyait une carte postale, nous les premiers. Oh ! On en a reçu des cartes postales, oui ! […] Les cartes postales, c'était plutôt pour les vacances ou si vous alliez vous promener dans un endroit… une sortie spéciale quoi. Un petit bonjour de, et voilà » (fille de paysans, mariée avec un cadre de la Transatlantique de Nantes).*

77 La plupart des gens en ont écrit et reçu sans y prêter plus d'attention que cela. Quelques-uns en ont fait un véritable objet de collection, pour des raisons parfois très personnelles.

Le culte des photos

78 La plupart des personnes âgées vivent entourées d'images : les images parlantes de la télévision et les images muettes des photographies. C'est peu dire que leur intérieur est envahi de photographies. Il y en a généralement partout, dans le salon, à profusion, dans la chambre bien sûr, mais aussi dans le couloir, la cuisine, les chambres des enfants partis, etc. Toutes les formes de présentation existent et coexistent : encadrements accrochés aux murs, médaillons ou petits cadres posés sur les meubles, "fourre-tout" rassemblant des dizaines de clichés sous le même verre ou sur un simple panneau aimanté, etc. Le style est plus ou moins solennel, il peut varier selon le type de résidence.

79 *Dans le salon de ce couple d'origine bourgeoise qui a connu des revers de fortune, sont exposées de nombreuses photographies en noir et blanc de leurs parents et grands-parents. Clichés de photographes professionnels. « Le grand-père, le patriarche, souhaitait marquer un instant de son existence devant sa famille. Comme c'était rare, on appelait le photographe. » Essentiellement des photos de leurs ascendants ; aucune de leur mariage ni de leurs enfants. Tout au plus une ou deux photos petites de leurs arrière-petits-enfants. En revanche, dans leur appartement de vacances, il y a un tableau aimanté qui rassemble des photos récentes de toute la famille. Elles ne sont pas mises sous verre et sont renouvelées régulièrement. Cet appartement est fréquenté par tous les membres de la famille : « Tout le monde s'y retrouve. »*

80 Certaines personnes réservent les photos de famille à l'enceinte de leur chambre, privilégiant une décoration plus neutre pour le salon ou préférant dérober leur deuil au regard des visiteurs. D'autres, mais elles sont rares, n'exposent aucune épreuve ; il n'est guère possible d'en connaître la raison sans faire intrusion dans leur intimité personnelle.

81 Ces photographies font le lien entre deux générations : les ascendants et les descendants. Les intérieurs des personnes âgées sont d'ailleurs un lieu idéal pour observer combien le nombre et le style des photographies ont changé au cours du XXe siècle. On y voit donc beaucoup de portraits de personnes disparues, ce qui confère à cette concentration de photographies le caractère d'un autel domestique à la mémoire des ancêtres. Dans certains cas de deuils inconsolables, ces images font l'objet d'un culte quotidien qui entretient l'illusion de la présence toujours vivante de l'être disparu.

82 *On trouve sept portraits de sa femme (décédée il y a 7 ans) dans le salon-cuisine de cet homme âgé de 80 ans : « C'est important parce que partout où je vais, je la vois. Je l'ai même dans ma voiture. Ça fait la deuxième parce que le soleil, il les brûle. [...] S'il m'arrive quelque chose, je la regarde, je lui dis : "Tu me donnes un coup de main, maman." Rien que par la pensée, je lui parle. Le matin, je me lève, je vais l'embrasser. Je me couche, je vais l'embrasser [*l'une des photos a une grosse tache blanche au milieu, due à ces baisers quotidiens*] ; ça, il n'y a rien à faire, je lui dis : "Bonsoir, à demain matin." Quand je me lève le matin, je lui dis : "Bonjour, à tout à l'heure, je vais aller voir là-bas". Ça c'est sacré pour moi. » Beaucoup de ces épreuves ont été disposées par sa femme de son vivant. « Ce qui est posé, c'est elle qui l'a posé, je ne veux plus les déranger. C'est tout. Comme elle a laissé la maison, elle y restera [...] jusqu'à ma mort. »*

83 « Quand je me lève, dit cette femme de 84 ans, divorcée, je vais voir le cadre où il y a la photo de mes chats. Pas un moment sans la regarder. » Même chose pour la photographie de son frère, mort en 1945.

84 On retrouve ici la question du deuil, avivée par l'âge et le grand nombre d'êtres chers décédés. Cette situation renforce généralement le culte rendu aux portraits photographiques, probablement parce que les images conservées des parents, voire des grands-parents sont rares. D'autant plus précieuses par conséquent. Mais, certaines personnes refusent tout au contraire de rester rivées à ces traces visuelles, préférant le deuil sans image, comme il se pratiquait avant la photographie.

85 *« Aujourd'hui, on a mis les gens disparus dans les armoires. Si on a envie de les sortir, on les regarde, mais sur les murs, à part les petits-enfants, on n'a personne d'autre » (épouse d'un ouvrier qui avait perdu son père à l'âge de 13 ans).*

86 De même, plusieurs rejettent l'usage de disposer des photographies sur les tombes.

87 *Cette ancienne couturière, mariée avec un technicien des PTT, est tout à fait opposée aux photos sur les tombes, parce que :*

88 *1. « Une personne qu'on a bien aimé, on la voit dans sa tête, sans la voir en photo comme ça »,*

89 *2. « Il y a assez des photos à voir chez soi. »*

90 *Mais, sur la tombe de son oncle mort jeune, il y a son portrait.*

91 Ces différences d'attitudes procèdent davantage de la psychologie des individus et de leur passé le plus personnel que de l'explication sociologique.

92 Entre les photographies des ascendants, chargées de souvenirs et souvent de chagrin, et celles des descendants, on ne trouve pas toujours les portraits des personnes elles-mêmes, du moins des images récentes. Certaines s'estiment tout bonnement trop vieilles pour être encore photographiées. Hormis sur les clichés rituels de leur jeunesse (photo de mariage principalement), elles apparaissent seulement au détour d'une photo de famille, plus rarement seules.

93 Les petits-enfants sont assurément les personnages principaux dans ces galeries de portraits domestiques. Plus que les enfants eux-mêmes qui n'ont pas forcément été beaucoup photographiés au cours de leur propre jeunesse. Les petits-enfants sont mitraillés en permanence et leurs moindres instantanés transmis sans délai à leurs grands-parents. Cette profusion s'explique par deux raisons principales. Tout d'abord, la photographie est devenue d'un usage courant dans les familles actuelles, principalement pour représenter les enfants ; la cadence de production des images est maximale dans leurs toutes premières années, elle ralentit par la suite[10]. Ensuite, les générations ne cohabitent plus guère sous le même toit et beaucoup de familles sont désormais dispersées géographiquement. Les personnes âgées ne voient donc pas leurs enfants ni leurs petits-enfants en continu ; souvent, elles en sont séparées pendant de longues périodes. Lorsqu'une naissance survient dans la famille, il arrive même que le portrait photographique du nouveau-né parvienne à ses grands-parents avant qu'ils aient eu l'opportunité de le tenir dans leurs bras. Au-delà, la réception régulière des photos permet de voir à distance les petits-enfants grandir.

94 D'ailleurs, le mode de présentation de ces clichés est adapté à leur caractère provisoire et changeant.

95 *Dans le salon, les photos encadrées de tous les mariages (le sien, ceux de ses enfants). Sur un tableau mural dans la cuisine, les photos de ses petits-enfants.*

96 *« Je les mets au fur et à mesure qu'ils grandissent. Celles-là, quand ils étaient petits, je les ai enlevées et je les ai mises dans mon album » (femme ayant toujours vécu à la campagne, mère de cinq filles).*

97 La situation actuelle est donc l'inverse de celle qui prévalait lorsque ces personnes âgées étaient jeunes : à la connaissance directe par fréquentation continuelle des parents, des voisins, des relations, s'est substituée pour une large part une connaissance à distance médiatisée par l'image photographique. Le succès actuel des appareils numériques illustre bien cette évolution puisqu'il permet aux personnes qui ont les moyens de s'en équiper d'adresser instantanément par voie électronique leurs photos à leurs proches, qu'il s'agisse de la première dent du petit ou des paysages de leurs dernières vacances. La distance entre parents se trouve ainsi définitivement consommée, dans le même temps où elle est traversée grâce à ces nouvelles technologies. Il ne s'agit plus, ou du moins plus forcément, de se retrouver, mais de communiquer.

98 Finalement, les photographies garnissent les intérieurs des personnes âgées de reflets des disparus d'un côté et des absents de l'autre. Il n'est pas étonnant qu'elles aient pris une telle place dans des vies souvent marquées par la solitude.

99 *Beaucoup de photos sur la cheminée du salon de cet ancien chauffeur de taxi de 76 ans : « C'est les photos des petits-enfants, des enfants, des photos de famille, mais surtout des petits-enfants. [...] Elles sont récentes, mais il y en a de tous les âges. Elles ne sont pas toutes là. J'en ai depuis la naissance. [...] C'est moi qui les ai prises toutes, bien sûr. »*

100 *Si vous aviez une image à retenir, dans la maison ? « Quand ma fille et mes petits-enfants sont tous réunis à table. Quand nous sommes tous ensemble réunis, ça c'est la meilleure image que je puisse avoir » (il s'est retiré à la campagne après avoir travaillé toute sa vie à Paris).*

101 Cette enquête aux dimensions modestes laisse apparaître la richesse des informations qu'il est possible de récolter directement auprès des personnes qui ont traversé la plus grande partie du XX^e^ siècle. Et surtout, elle permet de constater combien l'intrusion des images en général, de la photographie en particulier, est un phénomène récent, un phénomène marquant à l'échelle d'une vie. Il reste à stimuler ce type d'enquête, facile à réaliser et généralement bien reçue par les personnes sollicitées. En la complétant par une analyse de contenu des photographies conservées dans les albums ou les boîtes à chaussures, on pourrait enrichir considérablement notre connaissance de la place et de l'impact acquis par la photographie dans la vie quotidienne des différentes couches de la population. Encore faudrait-il se hâter car les témoins nés assez tôt dans le XX^e^ siècle se raréfient, sauf sur les portraits photographiques toujours plus nombreux qui nous restent d'eux.

NOTES

1. Pour quelques aperçus sur cette banalisation de la photographie, que certains historiens commencent à étudier, voir en particulier Marin DACOS, "Le regard oblique. Diffusion et appropriation de la photographie amateur dans les campagnes (1900-1950)", *Études photographiques*, 11, mai 2002, p. 44-66 ; coll., *Mariage Images. Une photo de famille*, Cergy-Pontoise, conseil général du Val d'Oise, Mission Ecomusée, 1996.

2. *Cf. Mariage Images*, *op. cit.*

3. *Cf.* Stéphanie BRÉMON, *Évolution du visage de l'institution scolaire*, mémoire de maîtrise, département de sociologie, université de Nantes, 2000.
4. *Cf.* M. DACOS, *loc. cit.*, p. 44, ainsi que l'exemple du fameux photographe documentaire allemand August Sander, qui sauva son studio de la faillite, au lendemain de la Première guerre mondiale, en sillonnant les campagnes autour de Cologne à la recherche d'une clientèle paysanne (*cf.* Sylvain MARESCA, "La photographie en quête de démonstrations sociales. August Sander", *La Photographie, un miroir des sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, 1996).
5. Il faut toutefois rester vigilant vis-à-vis des déclarations rétrospectives car, comme le souligne Marin Dacos (qui a complété ses entretiens par l'examen détaillé des fonds photographiques des personnes interrogées), on découvre parfois chez les gens plus de photographies qu'ils ne veulent bien le dire. Leurs propos reflètent alors davantage le sentiment dominant de l'époque (« ça ne se faisait pas ») que leur pratique personnelle.
6. Les photos d'intérieur que Robert Doisneau a réalisées dans les années 1950 constituent aujourd'hui des documents visuels intéressants. Il a en particulier recomposé de manière fictive la société socialement différenciée d'un immeuble de la région parisienne en assemblant des clichés pris dans des milieux sociaux divers (*cf.* Sylvain ROUMETTE, *Lettre à un aveugle sur des photographies de Robert Doisneau*, Paris, Le Tout sur le Tout/Le temps qu'il fait, 1990, p. 52-72). Pour un aperçu de la persistance de cette parcimonie des miroirs chez les gens du voyage, *cf.* Leonardo ANTONIADIS, "Chronique visuelle d'une migration tsigane. Une expérience de la photographie : outils de recherche et/ou lien de rencontre et d'interrogation", *Journal des Anthropologues*, n° 80-81 (n° spécial : "Questions d'optiques. Aperçus sur les relations entre la photographie et les sciences sociales"), 2000, en particulier l'illustration n° 3, p. 126, montrant un tsigane qui se rase devant un simple éclat de miroir.
7. *Cf.* Heinz K. & Bridget A. HENISCH, *The Photographic Experience 1839-1914. Images and Attitudes*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 1994, p. 93-116.
8. « Je vois les yeux qui ont vu l'Empereur », écrit Roland Barthes devant la photographie du dernier frère de Napoléon (*La Chambre claire*, Paris, Cahiers du cinéma, Gallimard, Seuil, 1980, p. 13).
9. Pour des statistiques nationales récentes, voir Pierre MORMICHE, *La photographie amateur*, Paris, Insee-Résultats, 42, 1989, et Credoc, *Etude "Comportements de consommation photographique", Rapport final*, Paris, 2002.
10. *Cf.* P. MORMICHE, *op. cit.*, graphique 2b, p. 32.

AUTEUR

SYLVAIN MARESCA

Université de Nantes